



Pablo Picasso, portrait inédit d'un étranger méprisé

Le musée de l'Histoire de l'immigration, à Paris, retrace un portrait peu connu du peintre espagnol débarquant à 19 ans dans la capitale. Malgré son talent, il restera pendant 70 ans, l'anarchiste surveillé, l'éternel étranger

Surveillé et suspecté pendant des décennies par la police française, sans cesser de déployer son génie : c'est le portrait méconnu de Pablo Picasso que propose le Musée de l'histoire de l'immigration à Paris.

Car si Picasso l'Espagnol débarque à Paris à 19 ans, dans une France à peine sortie de l'affaire Dreyfus, et où son talent lui vaut de présenter une toile à l'Exposition universelle de 1900, il restera plus de 70 ans dans ce pays sans jamais être naturalisé.

À l'époque, il ne parle pas français et est hébergé dans une grande précarité par ses seuls amis sur place, les Catalans. Ce qui lui vaut d'être surveillé en permanence et qualifié, à tort, d'anarchiste pendant des décennies. " *Traité par la police comme un "fiché S" d'aujourd'hui* ", écrivent les auteurs du catalogue de l'exposition. Pendant 40 ans, navigant entre effervescence artistique et guerres meurtrières, il sera successivement étiqueté anarchiste catalan, républicain espagnol et communiste, dénigré comme avant-gardiste, alors qu'il est à l'origine d'une immense révolution culturelle.

Il sera tracassé et humilié " *avec pour seul crime d'être un étranger* ", explique l'historienne Annie Cohen-Solal. L'exposition, dont elle

est commissaire, a l'ambition de montrer la portée universelle de l'expérience de Picasso. Elle s'appuie sur une enquête inédite qu'elle a menée, aujourd'hui consacrée par un livre : " *Un étranger nommé Picasso* ", lauréat du prix Fémina de l'essai 2021.

Elle scrute les archives, le dossier de police de Picasso, transporté de Paris à Berlin avant de regagner la France via Moscou, et sa traque par les "indics" de la préfecture de police dans les bars de Montmartre. Il ne fut cependant jamais emprisonné, allant au commissariat tous les deux ans remettre ses empreintes. Ce voyage ciblé, au cœur d'un Picasso méconnu, met un coup de projecteur sur certains tableaux, sculptures, dessins, photos, documents et archives rares, dont les lettres de sa mère, Maria Picasso y Lopez. Il révèle l'évolution de son oeuvre, en résonance avec les exclus de la société, et ses liens d'amitié avec Max Jacob et Guillaume Apollinaire ou l'admiration que lui portait l'écrivain Rainer Maria Rilke. On découvre comment, habité par un mélange d'angoisse et de fureur créatrice, Picasso déploie " *une infinité de stratégies de contournement obstinées, avec une intelligence politique certaine, dans le seul but de continuer à créer* ".

Avec " *pour seul pays, son atelier, et pour seule nationalité, son oeuvre* ", insiste Mme Cohen-Solal. En s'appuyant sur son réseau d'amis, artistes, marchands d'art, collectionneurs, pour la plupart expatriés, Picasso parvient pourtant à vivre de son art dès 1908. Il acquiert la notoriété et la richesse dans nombre de pays occidentaux : avant la Première Guerre mondiale dans les empires austro-hongrois, allemand et russe, en Suisse et, à partir de l'entre-deux-guerres, aux États-Unis. Mais étranger et surveillé, il est ignoré et méprisé en France. Rares sont les critiques qui y louent son travail. Les musées, d'un académisme écrasant, ne montrent aucun intérêt et il ne trouve pas d'acheteurs, hormis des collectionneurs expatriés comme le couple Leo et Gertrude Stein.

Séquestration de 700 de ses oeuvres par l'État

Un des épisodes marquants a lieu en 1914 avec la séquestration, par l'État Français, de 700 oeuvres de sa période cubiste, hébergées par son ami et marchand d'art Daniel-Henry Kahnweiler, et qui seront dispersées dans une parodie d'enchères et vont disparaître pendant près de 10 ans. En 1937, engagé auprès des républicains espagnols, il réalise



Guernica, dénonciation de tous les fascismes, qui lui vaut une renommée artistique et politique internationale.

Quand il demande, par crainte d'être expulsé, la nationalité française en 1940, elle lui est refusée. " *C'est un obscur fonctionnaire de guichet, pétainiste et peintre du dimanche, qui enterre son dossier* ", raconte Annie Cohen-Solal. La dernière partie de l'exposition évoque l'installation de l'artiste dans le sud de la France, à partir des années 50. Il faudra attendre 1947 pour qu'il entre dans les collections publiques françaises. Il refusera ensuite tous les honneurs, y compris la Légion d'honneur en 1966.

À visiter jusqu'au 13 février 2022. ■

